

Harrisson, Pierre avec la collaboration de Lagnaux, J.P. et Mehrmann, C. *États-Unis contre Nicaragua*. Genève, Centre Européen-Tiers Monde, no. 16-17, 1988, 271 p.

Bertrand Nezeys

Volume 21, numéro 2, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702688ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702688ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nezeys, B. (1990). Compte rendu de [Harrisson, Pierre avec la collaboration de Lagnaux, J.P. et Mehrmann, C. *États-Unis contre Nicaragua*. Genève, Centre Européen-Tiers Monde, no. 16-17, 1988, 271 p.] *Études internationales*, 21(2), 442-443. <https://doi.org/10.7202/702688ar>

n'a jamais pu développer une dynamique qui lui soit propre.

Le sous-développement d'Haïti puise aussi ses racines dans les relations politiques de classes et de races qui reflétaient la structure de dépendance de l'économie sur les marchés extérieurs. Les relations d'esclavage héritées de la période coloniale française se sont transposées sur l'économie paysanne de la période post-indépendance jusqu'à nos jours, avec pour effet cette structure actuelle du sous-développement.

L'auteur explique que les relations de classe et de race en Haïti n'ont pas été déterminées par la logique d'accumulation du capital à chaque étape du développement capitaliste des centres. Plutôt, ces contradictions de classe/race sont le résultat de leur interaction de dépendance avec les pays du centre.

Les rapports de race/couleur et leurs conflits érigèrent des relations politiques et des structures de domination qui ont à leur tour marqué la reproduction des structures sociales et économiques d'Haïti. Le contrôle de l'appareil d'État devint un moyen de promotion sociale et économique important pour la bourgeoisie et la classe moyenne et occasionna de nombreux conflits entre elles pour prendre ce pouvoir. Ainsi, l'État contrôlé par ces classes au détriment des plus démunis et même des plus riches, s'inféoda au capital étranger, selon Dupuy, empêchant le développement d'un processus d'industrialisation en Haïti et confirmant sa place dans une économie assujettie au centre.

L'ouvrage est remarquablement bien écrit et parvient à renvoyer une image relativement précise de la situation d'un pays qui semble avoir connu une constante dans son histoire. Il pousse même à la réflexion dans la mesure où les remèdes n'en sont pas pour autant faciles à identifier si les maux le sont. L'auteur défend

bien ses thèses vis-à-vis des autres théories qui sont démontrées comme incomplètes.

Une partie intéressante de l'ouvrage concerne les causes de l'appauvrissement de la paysannerie qui ayant toujours été le pivot de l'économie, à dû subir nombre d'exactions puisque c'est d'elle qu'était générée la plus-value. Beaucoup des problèmes auxquels est confronté aujourd'hui le pays sont le résultat de l'aggravation des conditions de cette paysannerie, qu'il s'agisse d'exode rural, de déforestation, de pauvreté des sols, sous-alimentation, etc... En ce sens, le livre de M. Dupuy permet de mieux saisir ce qui a contribué au cours de l'histoire haïtienne à la situation présente.

Léopold BATTEL

Agence canadienne de développement international, Hull, Canada

HARRISSON, Pierre avec la collaboration de LAGNAUX, J.P. et MEHRMANN, C. *États-Unis contra Nicaragua*. Genève, Centre Europe-Tiers Monde, no. 16-17, 1988, 271p.

L'immense Chine avait alimenté pendant des décennies une abondante littérature consacrée à la naissance d'une nouvelle société, à une nouvelle expérience socialiste s'écartant du modèle technico-industrialiste de l'URSS. Déçu par l'orientation prise par ce pays depuis la mort de Mao, tout un courant de pensée s'est en quelque sorte rabattu sur le petit Nicaragua, sa révolution sandiniste et ses démêlés avec les États-Unis. C'est dans cette optique qu'il faut aborder le livre de Pierre Harrisson. La révolution nicaraguayenne pose comme toutes les autres révolutions socialistes dans le monde la question du développement économique et celle des libertés démocratiques, tant il est vrai que ces deux aspirations paraissent aujourd'hui

d'hui largement répandues. Son originalité tient au fait que le Nicaragua se situe en Amérique Centrale et qu'il est impensable que les États-Unis s'en désintéressent. D'autre part, la communauté internationale – notamment l'Europe – est moins disposée que dans le passé à apporter son aide à des expériences qui s'éloignent par trop du modèle démocratique occidental (pluralisme, élections libres, droits de l'homme, etc.) et n'est pas prête à considérer comme démocratique le pouvoir absolu d'un seul parti. Ceci explique la recherche de légitimité par les sandinistes au moyen d'élections que les observateurs ont considérées comme s'étant correctement déroulées. Ceci explique aussi l'ambiguïté de la position de la Suisse à l'égard du Nicaragua, attitude qui fait l'objet d'un chapitre spécial.

Quant à la question du développement économique, elle est en grande partie liée à celle de la paix. D'où l'importance accordée dans ce livre à la question de la confrontation directe ou larvée entre les États-Unis et le Nicaragua, via les Contras.

Comme le soulignent les auteurs, le Nicaragua a constitué sous l'administration Reagan un véritable abcès de fixation pour les États-Unis. Le nouveau cours pris depuis quelques années par les relations entre l'Est et l'Ouest devrait permettre de redéfinir sur une base moins passionnelle une évolution possible. Car, il faut bien admettre que cette lutte entre le géant américain et le petit Nicaragua a quelque chose de surréaliste, même si l'on comprend bien les enjeux pour les États-Unis.

Le livre ne s'inscrit pas du tout dans ce nouveau climat des relations internationales. Il se situe strictement dans le clivage « socialisme versus capitalisme ». À ce titre il s'agit d'un livre engagé. Bien qu'à la fin les auteurs se défendent de tout manichéisme, il semble bien qu'il ne s'agisse là que d'une clause de style, car en réalité ils n'échappent pas aux lois du gen-

re. Il n'y a pas de page où ne soient condamnés les mensonges américains, la propagande américaine, la manipulation des médias, le gangstérisme international, le capitalisme, etc. Les méchants d'un côté, les bons de l'autre. On aurait quand même aimé que les auteurs, sans oublier leur engagement, présentent au moins des contre-arguments plus convaincants. Il ne suffit pas de dénoncer les affirmations de l'adversaire comme des mensonges. Encore faut-il préciser au lecteur ce qui a été véritablement dit et ce qu'il est possible de répondre. Aucune révolution, on le sait maintenant, ne représente la vérité incarnée. Or les réponses se situent évidemment au Nicaragua. Les auteurs auraient dû nous montrer, même brièvement, quels ont été les progrès réalisés depuis la révolution sur les plans économique et politique. Ils auraient dû répondre à la question de savoir si la bureaucratie et l'autoritarisme qui ont été les plaies de tant de révolutions auraient dans le cas présent pu être évités. Ces réponses, les auteurs refusent de les fournir en prétextant que d'autres ouvrages leur sont consacrés. On aurait quand même aimé avoir leur avis sur les critiques qui ont pu être adressées aux Sandinistes et qu'ils qualifient de mensonges.

Si la politique est l'art du possible, les auteurs auraient dû tout au moins exposer les contraintes géopolitiques qui pèsent sur la question. Toute confrontation internationale, fût-elle aussi passionnée, comporte malgré tout pour l'observateur des éléments d'appréciation « objectifs ». C'est cela que le lecteur est en droit d'attendre. Il s'agit donc d'une occasion manquée pour faire le point sur une question épineuse, car le livre nous induit à penser qu'il n'y a aucune solution raisonnable.

Bertrand NEZEYS

Sciences économiques, politiques, juridiques
Université de Paris I